1re ANNÉE. — N° 5. 40 CENTIMES LE NUMÉRO 28 Mai 1882.

L'ESPRIT

JOURNAL SPIRITUALISTE

Paraissant toutes les Semaines

RÉDACTEUR EN CHEF
J. DE CORADDA

—

Les Manuscrits non insérés ne sont pas rendus

—

ADMINISTRATION
ET
RÉDACTION
5, BOULEVARD DENAIN, 5

—

ABONNEMENTS:

Trois Mois . . . . . . 5 francs
Six Mois. . . . . . . 8 —
Un An . . . . 15 —



ADMINISTRATEUR
ALPHONSE MOMAS

—

Les Manuscrits non insérés ne sont pas rendus

—

ADMINISTRATION
ET
RÉDACTION
5, BOULEVARD DENAIN, 5

—

ANNONCES :

La ligne . . . . 2 francs
Réclames. . . . . . . 3 —

SOMMAIRE

—

NOTE DE L'ADMINISTRATION

—

Nous rappelons à toutes les personnes qui s'intéressent à notre œuvre, qu'elles peuvent adresser directement le montant de leur abonnement à l'administration par un mandat-poste, afin d'éviter toute confusion dans le service.

Par la même occasion, nous prions celles qui reçoivent le journal, et dont l'intention n'est pas de s'abonner, de vouloir bien donner l'ordre de le refuser, sans quoi nous les maintiendrions inconsciemment sur nos listes: nul n'est forcé de nous suivre, et encore moins de nous lire.

—

Nous avons la bonne fortune d'annoncer à nos lecteurs que la précieuse collaboration de M. E. Bonnemère nous est acquise.

LE SPIRITUALISME

—

Des hommes savants ont, sans mauvaise intention peut-être, mais bien certainement, par manque de réflexion, nié, et nient encore le Spiritisme. Les uns le nient par système, les autres par intérêt.

Nous ne rechercherons pas les mille motifs qui déterminent cette négation, chez un grand nombre : il nous faudrait fouiller dans le cœur humain, et mettre à nu, des plaies et des laideurs qui sont à guérir, ou à extirper, par la persuasion, la persévérance et l'amour, en prenant bien soin de ne pas effaroucher ceux qui en sont le plus profondément atteints.

Le spiritisme n'est pas une œuvre de partis, ni le monopole d'une coterie. Les Esprits sérieux, envoyés par Dieu, pour instruire les hommes de bonne volonté, n'ont pas mission de s'intéresser aux divisions nées de faits matériels : ceux qui s'en occupent, ne viennent pas de la part de Dieu, et ceux qui leur prêtent attention, sont, le plus souvent, induits en erreur. On ne saurait donc être trop circonspect au sujet des communications qui traitent de sujets autres que le spiritualisme, et ne les accepter qu'après en avoir contrôlé minutieusement le sens, seul moyen d'en connaître la source.

Les Esprits, même les plus élevés, ne se désintéressent pas pour cela des affaires temporelles en général, ni des intérêts des individus en particulier ; non, loin de là ; mais dans ce cas, ils aident les hommes, sans se manifester à eux, n'ayant nul besoin de leur approbation pour leur faciliter leur tâche.

Les manifestations des Esprits élevés n'ont lieu, en ce qui concerne les intérêts matériels des hommes, que dans des circonstances fort rares. La partie morale est celle à laquelle ils s'intéressent plus particulièrement. Et ils le font avec beaucoup de discrétion :

Il importe d'être bien en garde contre soi-même, afin de ne pas se laisser entraîner à une crédulité injustifiable, qui conduirait à l'erreur. Etudier, contrôler et réfléchir avant d'accorder sa confiance, est essentiel; se méfier des esprits qui, avec une légèreté déplorable, se mêlent de nos affaires, et toujours selon nos désirs, est sage. Les Esprits messagers ne sont pas prodigues d'avis de ce genre, et notre circonspection, au lieu de froisser leur susceptibilité, leur est toujours agréable ; ils en sont d'autant plus expansifs avec les médiums qu'ils ont choisis.

En effet, n'est-on pas plus à l'aise, pour traiter de choses sérieuses, avec des gens sérieux, réfléchis, qu'avec des gens légers, qui, par la nature de leur caractère, ne comprennent pas, et dénaturent les sujets de conversation que l'on traite ?

Il en est de même des Esprits avec les médiums, et cela explique la prudence qu'il convient d'observer.

Les hommes qui causent et discutent sérieusement sont moins nombreux que les autres. Les bons médiums, ceux qui communiquent avec les Esprits élevés, sont moins nombreux que ceux qui communiquent avec les Esprits légers, d'un ordre inférieur dans la hiérarchie céleste.

La médiumnité forme aussi, en quelque sorte, une hiérarchie. Car, s'il est bien vrai que tous la possèdent, elle n'est pas chez tous au même degré. Elle peut se diviser en quatre parties principales. Intuition, visibilité, audi-

tion, mécanique. Le médium mécanique et l'Esprit qui veut communiquer, se mettent en rapport par la fusion de leurs fluides au moyen d'un corps solide, qui sert, par un mouvement déterminé, à établir entre eux une sorte de conversation intelligible.

Ces communications (qui ne supportent pas toujours un examen attentif), sont généralement faites par les esprits familiers du médium, ou par d'autres d'un rang égal à celui qu'on occupe comme esprit, suivant un degré de perfection plus ou moins avancé. Il convient de ne leur accorder qu'une confiance limitée, si on ne veut s'exposer à des mécomptes parfois désagréables.

Il faut néanmoins persévérer; car c'est un acheminement vers des régions plus élevées. Un esprit incarné peut occuper une position très infime, durant son incarnation, et provenir de régions fort supérieures dans le monde spirituel. Tel, qui n'est, comme homme, qu'un être très ordinaire, occupe, comme esprit, une position prédominante dans l'espace; c'est ce qui explique l'avancement rapide de quelques-uns dans la médiumnité.

Persévérance d'abord, ensuite recueillement, puis travail, étude et prière, voilà ce que tout médium qui tient à développer son sens médianimique a à faire : Dieu voit et juge les intentions humaines, il leur accorde en proportion des efforts tentés dans la voie du bien.

La médiumnité auditive est donnée à des esprits incarnés, qui sont en bonne voie d'avancement, et auxquels la matière qu'ils revêtent, n'offre pas d'obstacles sérieux à leurs aspirations vers un but plus élevé que celui atteint déjà par eux : ainsi ils ont la faculté d'ouïr des bruits d'outre-tombe, qui se produisent à leur intention, et ils entendent même distinctement les avis qui leur viennent des esprits, de même que leurs réponses à leurs questions.

Mais, cette médiumnité, (tout en étant une preuve à l'appui de toutes celles qui confirment la vérité spirite,) n'est réellement utile qu'à ceux qui la possèdent, et n'a qu'une utilité très relative, au point de vue des communications ayant un sens général.

La visibilité est une médiumnité d'un ordre plus avancé que la précédente; elle n'est accordée qu'à des esprits, ayant subi l'incarnation dans des sphères plus perfectionnées, comparativement à notre planète, et qui, la plupart, ont demandé à être réincarnés sur cette terre, afin de progresser plus rapidement par les épreuves, de s'y épurer par la souffrance, et de bien mériter par des œuvres humanitaires.

Mais il ne faut pas confondre cette médiumnité, qui est le résultat d'un progrès accompli, avec les apparitions signalées à diverses époques. Car beaucoup n'avaient d'autre objet que de maintenir, quoique à l'état latent, la foi parmi les populations, en affirmant ainsi l'existence d'une autre vie. D'autres se produisaient à la suite de fautes commises durant l'incarnation, fautes qu'il était permis de réparer après la mort : ou elles avaient lieu, pour prévenir quelque être cher et protégé, d'un événement quelconque qui allait survenir.

Le médium voyant, celui auquel les esprits aiment à se manifester visiblement, est destiné à rendre témoignage de l'existence du monde invisible, et de la conservation de l'individualité après la mort du corps; il les voit, tantôt isolément, tantôt en nombre, et se rend compte qu'ils n'empruntent rien les uns aux autres, étant tous conformés comme de leur vivant.

D'autres fois, il n'aperçoit que des ombres, et, s'il a l'habitude des visions, il juge de l'avancement de l'esprit par le degré d'opacité de l'ombre. S'il lui arrive de les voir resplendissants de clarté, il peut être certain de leur grande élévation : il lui est alors facile de les classer, suivant le degré d'intensité de leur centre rayonnant, et les diverses teintes dont ils sont ornés.

Le médium voyant, à qui les esprits se manifestent fréquemment, sur son évocation, est à un degré très élevé du médiumnat.

Le médium intuitif, sérieux, est celui qui rend les services les plus positifs à la doctrine spirite; ce qu'il dit, ce qu'il écrit, peut être soumis à l'examen le plus sévère, on n'y relèvera que des instructions utiles, des conseils salutaires à tous. Il est l'instrument docile, dont se servent les esprits élevés pour communiquer avec les hommes.

Quelques uns possèdent en même temps les autres médiumnités.

D'où vient l'intuition? Sans aucun doute, de la position occupée dans des existences antérieures, et du degré d'élévation de l'esprit.

C'est d'abord, comme un souvenir de ce qu'on a vu, appris avant la dernière réincarnation. Puis, la médiumnité étant révélée, on parle avec les esprits qui se manifestent, comme on parlerait à des amis; on écrit sous leur dictée, sans se préoccuper des mots et des phrases tracés par la plume.

Le médium, parvenu à un certain degré, écrit sans contrainte, ni gêne d'aucune sorte; et, lorsqu'il est chargé d'une œuvre spéciale, il travaille durant des heures entières, sans même s'apercevoir du temps écoulé, ni ressentir aucune fatigue.

Il lui arrive souvent aussi de traiter de sujets tout à fait étrangers à ses connaissances, sujets qui n'en sont pas moins traités avec un sens exact, et une logique inattaquable. Cela se conçoit puisqu'il agit sous l'influence directe d'autrui.

Il ne doit point être vain du choix dont il est l'objet. Il a à se considérer, au contraire, comme le très humble instrument d'une volonté supérieure, et en témoigner sa gratitude, par une docilité absolue.

La médiumnité n'est ni un titre, ni un moyen de se soustraire à ses travaux habituels. Aucun esprit sérieux ne consentirait à cela. Un médium, étant l'intermédiaire, entre les hommes et les esprits, et ceux-ci, étant les intermédiaires entre Dieu, et lui : il se doit à tous, et ne doit pas faire un commerce des faveurs qu'il a reçues, elles lui seraient retirées impitoyablement.

Croire, aussi, que les esprits élevés obéissent à toutes les évocations, est une erreur. N'y eût-il qu'un seul médium sur cette terre, qu'ils ne viendraient à lui que lorsqu'ils le jugeraient nécessaire. Ils sont toujours près de nous, lorsqu'il est utile qu'ils y soient, et s'il y a une tâche à accomplir, ils n'abandonnent pas un seul instant celui à qui Dieu l'a confiée.

Les évocations n'en sont pas moins indispensaires, car, si les esprits supérieurs ne viennent pas toujours, d'autres viennent à leur place, ou pour leur compte particulier. Beaucoup même répondent, afin d'habituer le médium à communiquer avec eux.

Lorsqu'on évoque, il faut être en état de profond recueillement, avoir la foi et élever son propre esprit à la hauteur de la faveur que l'on désire obtenir, afin que ceux qui répondront puissent, en quelque sorte, s'identifier à nous. Sans cela, on ne communiquera qu'avec des esprits légers, ou vains, dont les enseignements ne seront d'aucune utilité, si même ils ne sont un tissu d'erreurs ou de moqueries.

En cherchant le bien de tous dans la vérité, on trouve Dieu.

—

Communication de Saint-Vincent de Paul, obtenue le 29 décembre 1881.

J'entends souvent, dans les groupes spirites, les médiums s'enquérir du degré d'élévation de l'esprit qui répond à leur évocation, et beaucoup, alors, supputant les probabilités de réincarnation, pensent que ceux parvenus à une sphère supérieure, sont toujours exempts d'être réincarnés.

C'est une erreur contre laquelle il faut réagir. En effet : si les esprits que Dieu a déjà récompensés si largement, restaient inactifs, où serait donc leur mérite? Le soldat arrivé au grade de général doit-il se dérober aux périls de sa carrière parce qu'il a atteint le faîte de la hiérarchie? Non! S'il est vraiment digne de son grade, il doit être le premier au danger et le plus fidèle observateur des règlements qu'il est chargé de faire observer aux autres, afin de donner un exemple qui porte ses fruits.

Il en est de même des Esprits, mais dans un autre ordre d'idées.

Si tous ceux qui ont atteint les hautes sphères de l'espace ne voulaient plus se réincarner, la terre ne serait habitée que par des esprits inférieurs? Et comment pourraient-ils progresser? Dieu y pourvoirait sans doute, mais, n'est-il pas plus logique, que des Esprits supérieurs viennent eux-mêmes enseigner la vérité et apprendre aux hommes ce qu'ils ont eux-mêmes appris?

Serait-il juste, serait-il logique, serait-il charitable, qu'il en fût autrement?

Il est tout au moins indiscret de demander aux Esprits, le rang dans lequel ils sont classés. C'est comme si on demandait à un ami, lorsqu'on le rencontre, combien il a de pièces de monnaie dans sa bourse, et qu'on le jugeât d'après le nombre. Evitez donc, à l'avenir, toutes les questions de ce genre, car les Esprits sérieux ne viennent pas pour satisfaire un sot sentiment de curiosité, mais bien pour instruire; ce qui n'est pas la même chose. Et d'ailleurs, on reconnaît facilement le caractère de ceux qui sont envoyés, à la manière dont ils se présentent, à leur langage, à la morale qui ressort de leurs enseignements.

Certains Esprits supérieurs se réincarnent, et, se réincarnant, ne choisissent, ni le faîte des grandeurs, ni l'abondance de richesses. Ils choisissent ordinairement la destinée la plus épineuse, afin de donner l'exemple de la persévérance dans la lutte contre les épreuves, et d'arriver ainsi à prouver ce que peut la volonté d'un homme, puisant sa force dans la foi.

Les uns se dévouent d'avance aux études les plus ardues, aux sciences, aux arts et aux recherches dans l'infini, à la découverte des secrets de la nature, n'ayant au cœur qu'une pensée : le bien de tous.

Les autres s'incarnent dans des enfants trouvés, afin d'appeler sur ces pauvres êtres l'attention de tous, par l'éclat de leur intelligence et de leurs vertus.

Enfants trouvés... ! c'est-à-dire : enfants perdus par le vice, et trouvés par la charité.

Pauvres petits êtres; reniés avant de naître .. qui seront privés des soins de leur mère, et de la protection de leur père... qui n'apprendront jamais, à dire papa! maman! et qui, dès leur naissance seront voués au malheur par une sorte de réprobation injuste qui pèsera sur eux, car, ils n'auront pas même un nom....

La situation de ces pauvres enfants arracherait des larmes à un roc.. Ceux qui les ont engendrés les ont abandonnés, se rabaissant ainsi au-dessous des animaux les moins susceptibles de tendresse.

Que font-ils donc? Les uns s'amusent et oublient; d'autres rient le jour et pleurent la nuit. D'autres pleurent toujours, et toujours cachent

leurs sanglots à ceux qui les entourent, car, ils les ont trompés.

Que de cynismes éhontés, et que de douleurs inconnues à tous les degrés de la société !

S'incarnant ainsi, les Esprits supérieurs se vouent souvent à l'opprobre, selon les hommes, et à tous les malheurs qui peuvent en résulter, afin de sauver quelques-uns de ces petits innocents et de faire progresser les autres en les stimulant par leurs exemples. Abandonnés par le vice, la charité les recueillit :

La charité, vertu sublime! Douce fille de Dieu! elle a beau en recueillir beaucoup, elle ne les trouve pas tous: Et souvent épuisée, elle ne peut suffire à tous ceux qui tendent leurs petites mains vers elle, pour l'implorer; en vain sa voix suppliante s'adresse aux heureux de ce monde; beaucoup la repoussent en l'appelant — mendiante. — Parfois c'était pour leurs propres enfants qu'elle leur demandait une bribe de leur superflu.

Oui! pour leurs propres enfants, lâchement abandonnés pour dissimuler une faute aux hommes, préférant à ce qu'ils appelent — le déshonneur — être criminels aux yeux de Dieu.

Ils ne savent pas, les insensés, que dans ce petit corps renié, habite un Esprit supérieur, devant lequel ils seront obligés de se courber bien bas en implorant de lui aide et protection; et que, même en cette vie, il peut se faire qu'ils en viennent à briguer l'honneur de recevoir à leur table tel personnage, parvenu, par son travail, à une haute situation, et qui, fils renié, a commencé par la crèche des enfants trouvés.

La charité qui s'exerce des uns aux autres nous prépare des joies infinies pour l'autre monde et nous en procure dès celui-ci. Est-il un cas où elle puisse être plus agréable à Dieu, que lorsqu'elle est exercée envers les Enfants Trouvés?

Tous ceux qui ont l'âme sensible et qui possèdent la délicatesse de sentiments, ne sont-ils pas heureux, quand ils ont pu faire un peu de bien à ces pauvres petits délaissés? Ne se sent-on pas grandi en leur venant en aide? Faibles colombes, tombées de leurs nids avant d'avoir le duvet protecteur, et la force de chercher le grain qui les nourirra, combien ne sont-ils pas intéressants? Ceux qui cherchent le bonheur dans les plaisirs mondains, se trompent, ils éprouveraient des joies bien plus vives en tendant une main amie à ces pauvres petits infortunés, qui rendraient en amour, le centuple de ce qu'ils auraient reçu. Et vous, Spirites, à qui les grands mystères sont, en partie, révélés, Vous qui accomplissez ici-bas une mission de régénération, n'oubliez pas les enfants trouvés....!

C'est à ceux qui possèdent de leur donner le pain, et c'est à ceux qui ont la force morale, de les protéger et de les consoler.

—

Nous avons dit « tous les hommes sont médiums». Nous ajoutons « mais, tous ne sont pas Spirites». Ils sont médiums: c'est-à-dire, que tous possèdent une médianimité en rapport avec l'élévation de leur esprit: Cette élévation a été obtenue par des travaux intellectuels, moraux, ayant un but utile dans l'harmonie universelle, et ces travaux ont été exécutés dans cette vie où dans une incarnation antérieure pour être continués dans celle-ci.

Si la somme de travaux est suffisante et bien dirigée, l'esprit est moins obstrué par la matière et jouit, dès ce monde, des splendeurs de la foi. Comme incarné, il ne peut encore apercevoir Dieu, mais il contemple sa Puissance par intuition; le désir dont son cœur est embrasé, l'en rapproche, le rend de plus en plus apte à communiquer avec les Grands Esprits de l'espace qui sont les intermédiaires directs, entre Dieu et lui, c'est ce qui explique les facultés extraordinaires dont sont doués certains médiums.

Pour que ces facultés soient conservées, il ne faut pas s'écarter un seul instant de la ligne de conduite tracée par la morale la plus pure; sans quoi elles seraient retirées: on resterait plongé dans un demi-trouble, extrêmement dangereux, qui induirait à s'attribuer à soi-même la science enseignée et, l'orgueil dominant, on se croirait bientôt l'égal, sinon le supérieur, en savoir, de ceux qui sont pour nous instruire.

De ce point à nier la Puissance Divine, ou à vouloir l'asservir à ses caprices, il n'y a qu'un pas, et, si l'on veut le franchir, on s'expose à perdre les bons fruits déjà obtenus.

On cesse, par cela même, d'être véritablement spirite et on rentre dans le tâtonnement.

Ceux qui croyent pratiquer le spiritisme à leur guise, s'abusent et nuisent à l'extension de cette doctrine, qui est la seule intelligente et vraie dans toutes ses parties.

Celui qui met sa médianimité, vraie où fausse, au service des passions humaines, n'est point spirite. C'est un imposteur, ou un obsédé que l'ignorance, l'orgueil et l'égoïsme ont mis au pouvoir d'esprits de basses sphères, pervers où moqueurs, qui trouvent en lui un instrument docile pour semer l'erreur parmi les hommes et les empêcher d'avancer.

Le médium qui prétend opérer des prodiges surnaturels avec l'aide des esprits, n'est point spirite. C'est tout simplement un charlatan dont la grossièreté du jeu ne trompe que les ignorants, les fats et les sots.

Celui qui prétend à la double vue; qui prétend trouver des choses cachées; dévoiler les secrets d'autrui, délater; commander aux éléments, n'est point spirite. C'est une lèpre sociale; un reptile audacieux; un mensonge permanent, qui sera sévèrement châtié, et dont la confusion égalera la bassesse: il n'est qu'un sujet de trouble en ce monde.

Celui dont la foi n'est pas ardente et sincère; qui ne sait pas voir Dieu dans la créature, ou qui veut le déguiser suivant ses caprices, son intérêt matériel, ou qui le renie, n'est point spirite; car le spiritisme n'admet qu'une Foi vive en Dieu, tout-puissant, infiniment bon, juste, miséricordieux et immuable en ses desseins comme en son essence.

Le Spirite adore l'Etre suprême, auteur de toutes choses, d'où son esprit émane et où il espère retourner.

Il croit à l'incarnation et à la réincarnation, seul moyen intelligent et digne de la suprême sagesse, pour récompenser ou punir chacun selon ses œuvres.

Il croit au libre arbitre et à l'individualité, tant en ce monde que dans la vie future, que l'esprit soit ou non incarné.

Il croit que chaque esprit incarné a un protecteur vigilant qui, outre les esprits familiers, le conseille et le dirige en cette vie.

Il croit que la charité est la voie qui conduit à Dieu.

Croyant à l'individualité des esprits, il croit à leur influence sur les hommes; il croit que ceux qui étaient méchants durant leur vie, le sont encore après la mort. et qu'ils ont une large part dans les fautes commises ici-bas. Il croit aux bons esprits, à leurs communications avec les incarnés; aux conseils sages qu'ils donnent sans cesse, à leur haute intelligence des choses de ce monde; à l'immense savoir de quelques uns, et à leur désir de nous rapprocher de Dieu.

Le Spirite croit en la divinité du Christ, il croit que l'Esprit de Dieu résidait en lui, tout en embrassant l'infini, et que pour s'incarner il a choisi une source pure entre toutes et qu'il l'a sanctifiée par sa présence; la source devant être pure, pour recevoir un esprit supérieur de l'élévation du Christ, esprit pur entre tous, et Esprit émanation directe de Dieu.

En un mot, le spiritisme étant la vérité divulguée aux hommes par les Esprits et par ordre de Dieu, le Spirite croit tout ce qui est vrai, plausible, intelligent, grand, clément et généreux; Son Dieu, est tout amour, mansuétude et pardon.

Il croit à la pureté sacro-sainte de la Conception du corps mortel du Christ.

Il croit à la Rédemption par son sacrifice, aux peines futures, mais intelligentes, équitables, et non éternelles.

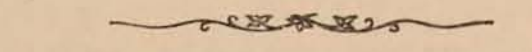
Il croit à la récompense promise aux bons.

Il croit à l'efficacité de la prière.

Mais, il repousse tout ce qui est implacable jaloux, envieux, vindicatif.

Il repousse tout ce qui est duperie, égoïsme, vanité, ostentation, fatuité, charlatanisme et mensonge: il adore Dieu, et l'Esprit de vérité est en lui.

ERDNAXELAG.



PHILOSOPHIE POLITIQUE

—

La politique n'est pas un jeu d'enfant; elle est chose sérieuse, elle demande toutes les aptitudes, et ceux qui s'y lancent à la légère, méritent d'être honnis et punis par leurs concitoyens. Le mal prend une importance redoutable pour la sécurité de tous, lorsque le gouvernement roule entre les mains des intrigants et des incapables.

Il est une vérité qui domine toutes les raisons, qui prime sur tous les sentiments, qui s'impose à toutes les volontés, c'est la vérité qui dit :

« L'intérêt de tout homme est de se soumettre à la loi. »

Or, la loi n'est modifiable que par le concours des circonstances déterminées dans l'union des capacités. Les générations, en chassant celles qui les précédaient, apportent au monde, de nouvelles pensées, de nouveaux désirs, de nouvelles habitudes: la moyenne de ces pensées, de ces désirs, de ces habitudes, s'incarne dans une ou plusieurs individualités: celles-ci ont la force, la volonté, la vigueur, la puissance: elles ont la capacite, si elles ont le savoir et l'expérience: dans le cas contraire, leurs qualités distinctives les rendent dangereuses. Avec l'expérience et le savoir, elles trouvent le vice qui, dans la loi, troubla les anciens et elles l'extirpent: avec leurs simples qualités, elles l'attaquent et appellent à leur aide la masse.

Une loi, tracassée, tourmentée par l'opinion populaire, est une loi perdue et qui n'a pas de lendemain possible: elle n'est déjà plus une loi.

Le savoir a besoin d'autant de garanties, pour l'exercice de la science, que la fortune, pour la libre disposition de la richesse: ce n'est que dans un état fortement constitué, ayant à sa tête une direction responsable, un centre de volonté puissant, que les éléments, nécessaires à la prospérité du pays, ont chance d'avoir tout leur développement.

Par la multiplicité des moyens de contrôle, on ne crée pas des garanties; on forme des rivalités, des concurrences, des tiraillements,

des entraves: il en résulte la déperdition de forces vives dans les sources d'action du pays.

Il ne faut pas qu'on s'y trompe: il n'y a de pire despotisme que celui qui se cache sous l'irresponsabilité et sous la facilité de changement: le peuple se désintéresse de tout amour civique, là où il ne peut plus marcher, en bandes serrées, derrière une personnalité puissante, exaltant ses passions et ses instincts.

Que l'on soit en république, que l'on soit en monarchie, le peuple cherche un homme auquel il donne ses qualités et ses défauts, et qui lui retourne éclat, bien-être, joie, espérance.

La médiocrité d'un gouvernement ne vaut rien à la gloire d'une nation, et si la gloire ne fait pas absolument le bonheur, elle y contribue beaucoup: erreur, de croire un peuple sans histoire un peuple heureux; un peuple qui n'a pas d'histoire, est un peuple lâche et égoïste, chez lequel les ressorts vitaux se sont détendus, et qui n'a plus qu'à disparaître à la première catastrophe.

Dans tout homme de génie qui s'élève au-dessus de son semblable, on remarque des allures qui attirent d'abord l'attention, ensuite l'admiration, et qui sont comme des germes féconds de progrès et de bonheur pour l'avenir.

Mieux vaut, pour une nation, avoir affaire à un homme de tête et d'emportement qu'à cent bélitres se détestant, se jalousant, n'ayant aucun frein dans leur ambition ou leur vulgarité.

La Puissance Infinie, qui préside aux mondes a placé, dans l'immensité, des astres de toute grandeur: tous ont leur utilité, aucun n'aspire à sortir de son orbite: pourquoi l'homme ferait-il autrement?

—

Les événements s'accomplissent sans que l'homme, en tant qu'individualité, y soit pour grand'chose: l'ensemble des pensées qui gouverne l'humanité, agit sur chaque être humain, et le pousse à commettre telle action qui, prise par les uns et par les autres, aboutit à un fait général: ce fait détermine une conflagration, ou un arrêt dans la marche des peuples: ceux-ci s'intruisent ou *s'ignorantisent*; les matériaux s'accumulent entre les mains d'hommes éminents, qui sont pour servir de phares lumineux aux générations embarrassées à trouver une route, au milieu des ténèbres provoquées par le choc des antipathies.

Au-dessus de tout, surnage le sentiment d'un bien inconnu qui prend sa source dans l'esprit de vérité et de justice: on tâtonne, on veut en approcher; le souffle des mauvais paralyse les efforts des généreux: on trébuche, on se relève, on est soutenu par l'espérance, on continue à lutter. Le bien et le mal sont en présence: l'homme ne raisonne pas sur le courant qui l'emporte; suivant ses milieux, suivant ses antécédents, il produit le progrès ou le chaos. L'histoire enregistre les vertus des uns et les folies des autres.

L'expérience se forme: elle est pour quelques-uns, qui n'ont pas encore le pouvoir d'entraîner la masse: petit à petit, il se dégage des esprits un certain désir d'apaisement, on court après le bien-être, le luxe; les civilisations se dessinent. Soudain le contre-coup de cette richesse provoque des inimitiés chez les états voisins: une nation trop riche ou trop heureuse est toujours enviée par celles qui le sont moins.

Il y a invasions et guerres: dans cela les idées se mélangent; les races restent bien en saillie, puis elles finissent par se fondre les unes dans les autres, se dépouillant de leurs laideurs morales et physiques.

L'humanité se secoue par soubresauts, par convulsions; elle aspire à rejeter tout ce qui l'oppresse, tout ce qui la gêne dans ses destins. L'homme, individu sans valeur dans l'ensemble de tous, travaille comme être collectif au bien de l'espèce.

Les événements dépendent d'une force qui échappe à l'analyse, et qui est supérieure à celle de tous les hommes réunis, cette force, c'est la Providence.

S. Surgent.

LES APPARITIONS

(Deuxième article sur les Fantômes)

—

Les fantômes existent: mais ce ne sont pas ces affreux cauchemars qui tourmentent le jeune âge; si parfois, ils effrayent encore, c'est qu'ils agissent sur certaines natures grossières et cyniques, et qu'il faut frapper sur le vif.

Les fantômes n'arrivent pas à nous en assourdissant nos oreilles par le bruit des chaînes qu'ils roulent, en nous glaçant le cœur par leurs hurlements lugubres ou plaintifs, ils n'obsèdent que lorsqu'on a la conscience timorée ou pusillanime.

Souvent, au contraire, ils ont en eux un tel charme, que l'esprit, un moment dégagé de la matière pour être en contact avec eux, éprouve un lourd regret à reprendre son enveloppe mortelle.

Je n'en veux pour exemple que l'histoire suivante, arrivée à un de mes meilleurs amis, membre de notre comité de rédaction.

Il était dans toute la force expansive de la jeunesse, jouissant de toutes ses facultés morales et physiques (comme on dit en langage administratif), bon garçon, au cœur plein de poésie, à l'âme ardente et énamourée de savoir: tracassé par des difficultés pécuniaires (qui n'en a pas?) à la suite de mauvaises affaires, il voyageait, courant après une situation sociale qui s'entêtait à se dérober à ses recherches.

Aurait il mieux fait de rester dans sa ville natale? Je n'en sais rien; ce que je sais, c'est qu'il avait des promesses qui l'attirèrent dans une ville du midi, où il devait se rencontrer avec ce qu'on appelle: un gros faiseur, lequel voulait donner vie à une idée splendide (elles le sont toujours), qu'il lui avait soumise, et qu'il caressait depuis quelque temps.

Fort amateur de littérature, ne se lassant jamais de relire Balzac, le soir de son installation au grand hôtel du Louvre (où n'en trouve-t-on pas de ce nom?), il parcourait un volume de l'œuvre de l'illustre romancier, s'arrêtant par moment, pour réfléchir sur certaines de ses descriptions: deux bougies brûlaient sur la table, il tenait à la main un couteau à papier, avec lequel il frappait à droite, à gauche, manie qu'il n'a pas encore perdue.

Soudain, la porte de sa chambre, qu'il avait fermée à clé, s'ouvre, et une jeune femme entre.

Pâle, droite, les yeux bien fixes et d'un noir de jais, la démarche souple et légère, elle s'avance vers lui: il est pétrifié.

Elle vient jusque vis-à-vis de lui de l'autre côté de la table, sur laquelle il avait un coude appuyé, elle le contemple avec tristesse, secoue lentement la tête, et puis se retire par le côté opposé, vers une porte fenêtre donnant sur un balcon, où elle disparaît.

La pétrification de mon ami cesse à l'instant, il bondit, il court au balcon; la fenêtre est fermée, il retourne à sa porte, elle est fermée, il se précipite sur sa table, son livre est ouvert à la même page; il regarde les bougies, elles ont à peine brûlé: il se prend la tête avec les mains, pour se rendre compte s'il veille où s'il dort, il est éveillé, bien éveillé! quel est ce prodige!

S'était-il déjà occupé de spiritisme? — à peine. Connaissait-il du moins cette femme? ressemblait-elle à quelqu'un entrevu dans un passé plus ou moins heureux? — Il ne l'avait jamais vue, elle ne lui rappelait personne.

Était-elle bien un être vivant? ou bien, était-ce ce qu'on appelait une apparition?

Une apparition! cette idée lui fit battre le cœur! une apparition, il avais eu une apparition, et il n'avait pu vivre, pendant que le phénomène se produisait.

C'était une apparition; ce n'était pas une hallucination, ce ne pouvait être une hallucination d'ailleurs, pourquoi une hallucination? il n'avait pas de dispositions de corps à être le jouet d'un mirage; il lisait, après un repas fort ordinaire, un roman qu'il avait lu et relu plus de cent fois, *la femme de 30 ans*, il n'avait point dormi; il avait été en stupeur, dès l'entrée de la jeune femme.

L'intérêt du livre n'existait plus; il se mit à arpenter de long en large sa chambre, fouillant les meubles, regardant même sous la commode, rien, rien; le sommeil était loin de ses paupières, le phénomène vivait autour de lui, il ne voyait plus la personne qui lui était apparue, il la sentait près de lui; il la supplia de se montrer de nouveau (beaucoup auraient fait comme lui), rien: il pria avec toute la ferveur d'un cœur qui a vu s'accomplir un prodige, rien.

Il se coucha, dormit mal.

Le lendemain son affaire manquait, quelque temps après, il reconnaissait son inconnue de l'apparition sur un médaillon de tombe.

Il sut alors qui elle était; la meilleure amie de la morte vivait près de lui, c'était sa femme, mariés depuis peu, il n'avait jamais eu occasion de parler d'elle.

Deux autres fois, il revit le fantôme, et dans des circonstances différentes.

Un jour, à midi, sortant d'uu café, il traversait la place des Arènes, à Nimes; un soleil de juin brûlait les pavés; personne autre sur la place que lui, et une dame qui s'avançait en sens inverse, s'appuyant sur une ombrelle dont elle ne se servait nullement pour se garantir du soleil; la bizarrerie de cette marche, aussi peu soucieuse des rayons de l'astre brûlant, le frappa: la dame était grande, élancée, de tournure fine et aristocratique; sous une légère voilette, il aperçut des traits jeunes et mignons, surtout des yeux très vifs; il laisse passer la dame, se retourne, pousse un cri, elle avait disparu: C'était l'apparition du grand hôtel du Louvre, reconnue trop tard; cette fois elle ne s'était pas montrée avec le regard voilé de tristesse, au contraire elle avait à demi souri, et ce sourire l'avait égaré. Il resta tout penaud: puis, tout pensif, il fut raconter l'histoire à sa femme, tous deux prièrent pour la pauvre morte; le spiritisme leur apprit qu'elle n'était pas malheureuse, et qu'elle était parmi leur protecteurs invisibles.

Enfin, une troisième fois: il était sur une impériale de diligence, la voiture gravissait à petits pas une longue rampe du Ventoux, un des plus hauts sommets du midi, sur lequel on construit actuellement un observatoire, et qui vient de donner lieu à la plus amusante histoire de ministre de l'agriculture qu'il soit possible d'imaginer.

Tant pis, j'ouvre la parenthèse: qui n'a lu le récit du voyage de M. de Mahy dans le midi,

et la pose, par lui, de la première pierre de cette station météorologique? Ce ministre, dont je n'ai pas de mal à dire, (n'allez pas le croire.) a fait, là-bas, un legs fort important à la postérité, et les populations ingrates ne lui ont pas voté des remerciements au nom de leurs enfants.

Bien délicatement, on a scellé dans la pierre, un écrit par lequel M. le ministre mentionne ceci : « Je laisse ici tout mon cœur..., etc. »

N'est-ce pas d'une générosité inusitée? Dans quelques siècles, les ventousiens du temps, appelés à réparer les murs vermoulus de l'observatoire, découvriront ainsi le cœur de M. de Mahy ; ils porteront l'écrit au musée d'Avignon, et les gardiens de cet établissement pourront ajouter aux profits qu'ils retirent du fameux Christ d'ivoire, ceux qu'ils retireront des visites que les curieux s'empresseront de faire au cœur vénéré du bien-aimé ministre.

Mais comment vont être maintenant dirigés les bureaux du ministère de l'agriculture? On ne peut pas décemment conserver à la tête de cette administration, un homme qui n'a plus de cœur?

La parenthèse est trop longue, je la ferme et je reviens à la troisième apparition.

Mon ami inspectait les sinuosités de la montagne, il admirait tantôt de jaunâtres roches, bien arides, et qui ont, malgré cela, un charme tout particulier pour l'âme d'un Provençal ; tantôt il plongeait ses regards sur de sombres ravins que la route surplombait à pic ; tantôt il essayait de percer la profondeur de bois de pins s'étendant au lointain et servant de refuge aux perdreaux chassés de la plaine, par la guerre implacable des Carpentrassiens.

Il rêvait, mollement bercé par le cahot du véhicule, lorsque, sous un arbre, qu'aperçoit-il? une femme assise, et qui le fixait avec persistance ; il regarde, il ne se trompe pas, c'est son apparition ; elle est là, bien là, et ne le quittant pas des yeux.

Que va-t-il faire? il fait le mouvement de descendre de son impériale, et voilà que la vision s'efface à demi, il se rasseoit, elle se montre de nouveau très distinctement, il se lève encore, encore elle disparaît presque tout à fait, il reprend sa place, la diligence s'éloigne de l'arbre, la jeune femme est toujours assise, très visible, et tant qu'il aperçoit l'arbre, son regard la distingue ne le perdant pas de vue.

Il descendit au premier hameau, et il revint sur ses pas ; il resta là de longues heures : les oiseaux seuls gazouillèrent au-dessus de sa tête dans les branches entrecroisées des pins et des chênes, il ne la revit plus, et depuis, l'apparition ne s'est plus renouvelée.

Les Esprits consultés et elle-même n'ont pas répondu sur les motifs de ces apparitions ; il n'en a pas deviné la cause, en cela je suis comme lui.

Le mont Ventoux a eu, du reste, le privilège de voir s'accomplir une autre apparition arrivée à un jeune Avignonnais que j'ai beaucoup connu, et qui me l'a maintes fois racontée avec émotion.

Il avait bien une dizaine d'années (celui-là était donc un enfant à l'époque où elle se produisit) : il partit de nuit avec une bande de braves gens qui s'en allaient à la fête de Sault, chef-lieu de canton Vauclusien.

La montée avait 14 kilomètres de longueur, on marchait à l'aise, causant de choses et autres, lorsque l'enfant qui ne s'effrayait de rien, s'arrêta quelques instants pour ramasser je ne sais plus quoi, qui lui avait frappé les yeux : ce quelque chose, il ne le retrouvait plus, et sa patience étant aussi grande que sa ténacité, il laissa s'éloigner ses compagnons, absorbé qu'il était par ses recherches : au milieu de son occupation, il lève les yeux, et il aperçoit à dix pas derrière lui, sa grand'mère qu'on avait enterrée dans le mois.

Dam, il n'avait que dix ans : une épouvante bien naturelle s'empare de lui, et sautant sur la route, d'où il s'était écarté, il se mit à courir après ses compagnons, criant :

— Grand'mère, ne me faites pas de mal.

Ses compagnons étaient loin : de temps en temps il se retourne, et voit toujours le fantôme à la même distance : il redouble de vitesse, il ne touche presque plus terre, il hurle :

— Grand'mère, ne me faites pas de mal !

Il arrive essoufflé ; on ne l'a pas entendu, on lui demande ce qu'il a, il veut montrer le fantôme, il n'était plus là.

La petite ville de Sault, ainsi que toute la montagne, était, le jour suivant, mise en émoi, par la nouvelle d'un meurtre accompli, durant la nuit, au lieu même de l'apparition.

La grand'mère, en effrayant son petit-fils, l'avait certainement préservé d'un grand danger.

J. de Coradda.

RELIGION ET ESPRIT HUMAIN

(Suite et Fin)

—

Les études philosophiques creusent les problèmes qui mettent en question les affinités et les tendances de l'âme et du corps. Elles les mélangent.

Les siècles s'écoulent, les solutions ne se trouvent pas.

Le niveau intellectuel est stationnaire en tant que spiritualisme.

On comprend.

La société est fondée par prévoyance et par garantie pour le corps, elle ne l'est pas pour l'âme.

Les hommes s'en rapportent pour elle à ce que les prêtres et les poètes leur en disent.

L'âme, même pour ceux assidus aux sermons, n'a point d'action personnelle. Elle reçoit une leçon, la retient, s'applique à ne point gêner les traditions reçues, admet toutes les exigences du corps, les favorise à la condition d'observer certaines règles de conduite élémentaires, comme morale; elle ne travaille que par impulsion, les soucis de ce monde ne la concernent pas ; le mieux est, quand elle a une vitalité trop excessive, de la confier à la direction de plus savants et de plus austères ; on l'enterre sous le pathos d'idées stériles ; on se pose en exemple: tout réussit dans les affaires sans elle, à chacun son métier.

Bien des gens intelligents ne vont pas au-delà.

L'humanité pensante est celle qui veille. Elle veille, non pour le présent, mais pour l'avenir. Qu'est l'heure présente? — Déjà le passé, le précurseur de ce qui arrive!

La matière occupe peu de place dans l'immensité. On croit le vide, ce vide qui enveloppe les mondes, l'empire du néant. Ce vide cache la puissance et la force. Il impose aux soleils les plus grands, les limites dans lesquelles ils se meuvent. Il est sur l'homme comme sur les globes. Et par lui, le regard de Dieu pèse sur chacun de nous. Nos épaules le supportent.

Si Dieu n'était pas là, le vide nous écraserait, car les mondes se précipiteraient les uns sur les autres, les calculs mathématiques n'auraient plus d'application, il y aurait le chaos, — ce chaos détruit à jamais par Dieu.

L'homme veille ; il réfléchit, il médite.

La matière est un fait. La réflexion l'a constaté. Qu'est cette réflexion ? C'est la science de la mémoire, de l'assimilation. A quoi bon cette mémoire, si l'âme n'y a aucun intérêt ? La sensation du corps meurt en même temps qu'elle se produit.

La mémoire précède l'attention. L'attention fait l'expérience. Ce sont des vérités.

Les méditations de l'âme produisent le bien. Le bien s'acclimate chez les humanités qui secouent les tracasseries matérielles et marchent avec conviction vers l'idée de Dieu.

L'idée de Dieu est abstraite. Elle comporte le calme d'esprit pour se dégager des ténèbres.

XIX

La Raison dans le calme d'Esprit.

Les intérêts ont une fin : car ils sont momentanés et résident entièrement dans la situation que l'on occupe et que l'on cherche toujours à améliorer; ils sont paisibles ou violents : violents, ils emportent la personnalité.

L'homme a beau faire, tant qu'il ne considère que son intérêt, il imite ceux qui ont vécu avant lui.

Les principes servent à transformer les catégories. Ils n'atteignent pas les résultats.

Les passions les plus forcenées ne sont point nuisibles comme les intérêts, régissant les rapports sociaux.

Il y a un antagonisme si marqué entre intérêts et passions, que des lois coercitives sont nécessaires pour assurer la sécurité des sentiments, dans toute société qui sacrifie les passions aux intérêts.

Les raisonnements les plus habiles pervertissent le sens moral.

Chacun songe avant tout à lui-même.

La perturbation qui naît de la jalousie, de la haine, de la convoitise, rejaillit sur l'âme humaine.

Comment comprendre Dieu, la religion, l'âme, la vie spirite?

On est surchargé d'ambitions ou de corvées. L'esprit est en démence. Les classes malheureuses aspirent à renverser les classes aisées. Il y a assaut d'avidités.

Le cœur étouffe dans une atmosphère imbibée de sarcasmes, de menaces, de fureurs. On ose parler de raison. La raison voudrait-elle le tumulte et la revendication à perpétuité?

Quelle est cette hallucination ?

L'homme dit : Le juste est dans le bannissement de la sentimentalité ; les hommes ne sont liés les uns aux autres que par la protection accordée à leurs biens mondains; il n'y a de droit que dans la force : le fait accompli excuse tout : faire le bien est une concession de la richesse.

Alors, la masse irritée s'insurge. La ruse détourne le cœur de l'homme. L'opprimé veut opprimer. Le sang appelle le sang. La dévastation ruine les villes et les particuliers. Qui crie le plus est le plus entendu. Le sot prend la place du sensé. Le médiocre se pavane dans les sinécures. L'outrecuidance se glisse chez l'homme de talent. On est pressé de parvenir. On sait ce que l'on a. On sait ce que l'on veut. Peu importe le réveil. Celui-ci est quelquefois cataclysme. Le vent balaie les générations. L'homme demeure aveugle. Où est la raison ? Dans l'insatiabilité !

C'est ainsi, parce qu'il existe peu d'hommes qui aient le calme d'esprit.

Qu'est-ce que cela ?

C'est le détachement de tout ce qui est attrait pour la généralité, c'est la concentration en soi-même pour discerner de quel côté est le

vrai ou le faux, le juste ou l'injuste, le bien ou le mal; c'est le désir de secourir, d'être utile, de préserver; c'est la paix intérieure, c'est le contentement du devoir compris, c'est l'étude continue des notions morales qui ont guidé l'humanité, depuis ses premiers jours jusqu'à l'heure actuelle, c'est la recherche de ce que ces notions dictent comme conclusion, c'est la balance, faite en soi, des crimes et des vertus, des fautes et des belles actions, des malfaiteurs et des héros, des trompeurs et des sincères, le tout passant au-dessus de la personnalité pour s'élever jusqu'à l'humanité, revenant aux citoyens, aux peuples, aux nations, pour s'élancer vers l'infini, vers l'univers, vers Dieu.

Ce calme imprime au cœur, à l'âme, à l'être tout entier de l'individu, la vaillance et la fermeté, la foi et la grandeur, la certitude dans l'espérance.

On s'est retiré; on est expansion, centre de vie, d'action.

On se croit isolé : la multitude est autour de vous.

Le labeur s'accroît.

Le calme d'esprit empêche l'effroi.

La raison domine tout, elle parle un langage simple et modéré, conciliateur et persuasif, elle rallie les indécis et les égarés, elle explique les désordres et les répare elle sourit, elle est accueillie par les plus réfractaires

Elle est l'abri pour tout ennui, tout chagrin, toute crainte, toute inquiétude; elle assure la vie.

L'homme ne la méconnaîtra pas longtemps.

Par elle il sera ramené dans sa voie. Il songera à Dieu, à la religion qui lui convient.

XX

Le Progrès pour l'Esprit humain.

Tout est proportion. C'est ainsi pour les mondes; c'est ainsi pour la nature; c'est ainsi pour l'humanité et pour les hommes.

L'esprit humain ne progresse que lorsque l'humanité progresse, et pour que l'humanité progresse, il est essentiel que les hommes diminuent leurs chances de misères et de maladies.

Les misères se déchaînent avec les maladies. Depuis que l'homme existe sur la terre, il a subi bien des transformations. L'homme du dix-neuvième siècle ne répond pas à ce qu'était l'homme antédiluvien. Les progrès se constatent par l'amélioration des classes inférieures. Les retards où les reculs se marquent par les relâchements des classes supérieures.

Les supplices matériels ou physiques disparaissent par la culture de l'esprit, ou par l'indépendance qu'on lui assure. L'instruction facilite la diffusion des goûts et du bien-être. L'esprit jaloux ou égoiste n'a qu'un temps. L'homme de cœur attire sans cesse et davantage à lui l'estime et l'affection de ses concitoyens.

Le mal provient des Tartuffes et des Escobars qui ont souillé la religion pour s'en approprier les bénéfices. Pour ces gens-là, le progrès est incompatible avec l'esprit de religion. Ils n'en veulent qu'un : celui de leur hypocrisie. L'esprit humain est sali par eux. Sali, il se répugne et se dérobe afin de fuir leurs artifices.

La religion ne souffre pas de double entente. Elle voit Dieu et, par le Créateur, elle apprend l'existence de l'âme.

L'esprit humain entrevoit le progrès dans cette idée. Il s'abêtit par l'athéisme, car l'athéisme, doute ou négation, condamne l'intelligence. Nul progrès n'est possible sans horizon embrassant au delà de ce monde.

Le travail a une portée plus haute que celle de fournir le pain quotidien. Il crée l'art. L'art serait une utopie s'il ne prenait pas ses élans au delà de la nature humaine. Les conceptions grandissent avec le développement des facultés intellectuelles Celles-ci ne valent que par des émotions surhumaines. L'homme de génie se réjouit et souffre plus que l'homme ordinaire.

La religion, ne traquant pas l'homme comme un paria, est la seule logique, possible et probable. Elle prend l'homme, lui ouvre les yeux sur lui-même, et puis lui montre l'univers et Dieu. La science la seconde. Les beaux-arts parlent à l'esprit humain. Le progrès est avec l'humanité. La religion ne s'oppose ni au progrès ni à l'esprit humain. Elle les féconde l'un dans l'autre.

XXI

Le Silence.

Que l'homme se taise!

Le silence a touché le globe dans son entier, et tout ce qui vit, tout ce qui se meut, tout ce qui s'agite, est devenu inerte.

La mère, ayant perdu son enfant, n'a plus de voix pour le réclamer.

La maison, naguère si joyeuse et si mouvementée, est le tombeau qui couvre toute la famille.

Le zéphir qui caressait la feuille de l'arbre s'est arrêté et s'est glacé sur place.

Le flot qui rongeait le roc, s'est affaissé et ne recule plus.

La forêt est sans bruit. L'atmosphère dort.

Dort-elle?

Est-ce le sommeil? Est-ce la mort?

Le silence a tué le mouvement. Sans mouvement, le son n'existe plus. Sans mouvement, l'expression est un inconnu. L'œil n'a plus de regard. Le toucher ne sent rien. On ne touche pas; on ne tâte pas. Le mouvement est suspendu.

Le globe, les planètes, les soleils restent sur eux-mêmes. La lumière à son tour s'efface. Le silence a besoin de la nuit. La nature n'a plus rien. Ce n'est même plus le chaos. C'est affreux!

Est-ce la pétrification? Est-ce la paralysie?

C'est l'effroi! Tout s'est arrêté. Le silence a mordu au cœur de toute vie. Le morne passe sa faux sur les solitudes. Le morne se traîne, il est lui-même la mort. La mort, la mort répond au silence.

Que l'homme se taise! Il n'y a pas de Dieu. Le silence de l'esprit veut le silence du corps. Le corps meurt. L'esprit meurt. La matière meurt. L'atmosphère meurt. Le vide meurt.

C'est le silence qui survit à tout. Le silence, le silence!

Demain! cela n'a pas de signification; la machine humaine est emportée par la mort, la machine terrestre le sera, la machine universelle le sera de même. Rien n'a présidé à cette formation des mondes et des humanités, des êtres et des natures, Demain? la mort, voilà l'avenir.

Que l'homme se taise!

Non, qu'il réponde: instantanément tout mouvement peut-il cesser? qui peut avancer cela? tout mouvement qui se continue ou se transforme a, de toute nécessité, un moteur: le mouvement provient d'une cause, sans cause, il n'est pas, il est le silence.

Il n'y a point de cause inconsciente, il y a des causes que nous ne percevons pas, nos sens sont loin d'être subtils, l'univers compte-t-il avec nous? le silence n'a pas de séjour dans l'immensité, la vie déborde en tout et partout.

Que l'homme écoute! l'homme est en face de l'humanité, l'humanité se recueille en présence de Dieu, Dieu est l'auteur de tout mouvement, le mouvement simplifie ou complique l'intelligence. Les génies et les fous ne sont-ils pas dans l'humanité.

L'homme peut-il écouter? qu'il écoute: il entendra la nature, elle ne se tait point, elle lui indiquera la religion.

Qu'il écoute! il entendra la voix des immensités, elle résonne près de lui, il faut apprendre à la distinguer, l'esprit humain, aidé par la religion, le saura. La religion n'est pas dans le culte, elle est dans le cœur, le cœur sait les hommages qu'il convient de rendre au Créateur Éternel de toutes choses.

Le silence est pour l'Athée, le mouvement, pour le croyant.

Alphonse Momas

NOS CONFRÈRES

Dans la conclusion de l'appel que M. Saint-Genest adresse aux lecteurs du *Figaro*, au sujet des Écoles libres, nous retrouvons notre programme du premier numéro: nous ne pouvons faire moins que de reproduire ces lignes, empreintes de spiritualisme, afin qu'elles se gravent de plus en plus dans le cœur de tous, et excitent les bons vouloirs à s'associer aux efforts de ceux qui entendent bien ne pas être à la merci des athées et des matérialistes, ce qui est tout un.

Et si vous nous demandez quel est notre mot d'ordre, quel est notre mot de ralliement, je vous répéterai ce que je disais il y a deux ans : ce mot est bien simple :

C'est Dieu.

Non pas seulement le Dieu des catholiques, mais le Dieu que tous les honnêtes gens révèrent.

Le Dieu des protestants, des Israélites et des Grecs... le Dieu des Germains et des Slaves, le Dieu des Anglo-Saxons et des Latins.

Le Dieu qui inspire l'esprit de sacrifice, l'amour de ses semblables, le dévouement à la patrie, la passion de tout ce qui est noble et grand.

Le Dieu sans lequel il n'y aurait pas de société possible, — le Dieu sans lequel l'espèce humaine ne serait bientôt plus qu'une horde bestiale prête à s'entredéchirer.

Voilà quel est notre mot d'ordre; voilà quel sera notre drapeau! Tous ceux qui seront avec nous croient en Dieu.

Et en souscrivant ils frapperont non point un gouvernement ni une église, mais bien les hommes qui sont précisément les ennemis de toutes les églises et de tous les gouvernements!

Les hommes qui veulent aussi bien détruire les temples que les synagogues, les républiques que les monarchies!

Les hommes sans âme, sans conscience et sans patrie, les défenseurs éhontés de l'assassinat et de l'incendie, ceux qui osent exalter ces abominables forfaits devant les tombes qu'ils ont ouvertes et les ruines qu'ils ont amoncelées. »

Si, du *Figaro*, journal d'opinions conservatrices nous passons au *Petit Parisien*, journal d'opinions radicales, nous trouvons sur les projets d'enseignement universitaire de M. J. Ferry, une critique d'un autre genre mais qui n'en est pas moins juste.

Sur la question du certificat d'aptitude pédagogique, M. Jean Frollo dit ce qui suit:

Une loi susceptible de devenir un danger pour le parti même qui la promulgue; le jour où ce parti ne sera plus au pouvoir est une loi mauvaise, indigne surtout d'une République.

C'est le cas de la loi sur l'enseignement secon-

daire que l'on est en train de discuter à la Chambre, et qui, nous l'espérons, ne passera pas sans être, tout au moins, radicalement amendée.

Aux termes de cette loi dont nous retiendrons aujourd'hui le point fondamental et le plus justement contesté, nul ne pourra ouvrir ni diriger un établissement d'enseignement libre, s'il n'est muni d'un « certificat d aptitude pédagogique » décerné par une commission officielle dont les arrêts seront sans appel.

En une heure ou deux de temps, cette commission devra examiner un nombre plus ou moins grand de candidats, au triple point de vue de la dignité, de la moralité et de l'autorité.

C'est bien de l'ouvrage.

Le projet de la commission n'a garde, et pour cause, de formuler le programme de cet examen. Nous mettons au défi qui que ce soit de se tirer d'une telle besogne à son honneur.

Et d'abord, pour faire un bon pédagogue, tirlifaut, tirlifaut, beaucoup de dignité.

La dignité, — ici nous nous adressons aux futurs examinateurs — en quoi la faites-vous consister?

Est-ce dans la tenue, dans la coupe du vêtement, dans la façon de porter la tête, de saluer? Est-ce dans la tonalité de la voix, dans la précision du geste, dans la majesté plus ou moins emphatique du débit? Est-ce dans le verbiage ampoulé, dans la phraséologie prud'hommesque, dans le laconisme sournois.

La dignité souvent masque l'insuffisance.

a dit Voltaire.

Plus loin, mettant en présence l'examinateur et l'examiné, il leur fait tenir un langage qui est d'un comique achevé, mais qui répond fort exactement au degré d'éducation que l'on donne aux jeunes collégiens, degré d'éducation qui n'a pas dit son dernier mot, grâce à la haute outrecuidance qui règne dans certaines région supérieures du moment.

L'Examinateur. — Monsieur, prouvez-moi que vous possédez la dose d'autorité morale requise.

L'Examiné. — Rien de plus simple. Dès ma plus tendre jeunesse, je savais forcer ma nourrice à me donner le sein, même quand je n'avais pas soif. Plus tard, je faisais tourner mes parents en bourriques: un jour, ils prétendirent m'empêcher de fourrer mes doigts dans mon nez, je les y enfonçai jusqu'au coude. En classe, voici les certificats de mes professeurs, je n'ai jamais fait que mes quatre volontés: à la récréation, si l'on jouait aux soldats ou aux voleurs, j'étais toujours le capitaine. Actuellement, ma folle maîtresse m'obéit au doigt et à l'œil; mon portier, les jours de terme, n'ose pas me présenter ma quittance. Vous-mêmes, messieurs, vous allez, par la seule influence de mon regard fascinateur, vous prosterner devant ma supériorité.

Il ajoute:

Le certificat d'aptitude pédagogique est une conception si biscornue, si peu justifiable que, de tous les bancs de la chambre, aussi bien à l'Extrême-Droite qu'à l'Extrême-Gauche, aussi bien au Centre-Gauche qu'au Centre-Droit, des orateurs se sont élevés contre lui.

M. Jules Ferry, lui-même, tout en essayant de le défendre, a dû convenir que la définition qu'en donnait la commission n'était pas suffisamment explicite.

Et l'auteur du projet s'est vu contraint de solliciter un délai de quarante-huit heures pour chercher et trouver mieux. Il n'y arrivera qu'en supprimant l'article.

M. Frollo termine très-bien son article en disant:

Par la compression, par la violence, on poussera à son paroxysme la fureur des partis, on attisera le fanatisme; seule, la libre discussion est capable de les neutraliser et de les vaincre.

La compression, la violence, n'ont jamais rien valu pour aucun gouvernement, mais c'est surtout avec un gouvernement républicain, qu'elles amènent les fruits les plus amers.

Baser une philosophie sur la négation d'un principe créateur souverain, est entreprise folle et téméraire, vouloir empêcher l'enfant de développer ses qualités délicates et aimantes par la pensée d'un Dieu suprême, s'intéressant à lui et le protégeant dans ses moments de faiblesse, est coupable et cruel, Faire de l'instruction une force politique entre les mains d'un parti est antiprogressiste et criminel.

Quand donc commencera le châtiment de tous les Vandales de l'intelligence humaine?

Parkos.

LES GROUPES

En dehors de la Société Spirite d'études psychologiques dont le siège est rue Neuve-des-petits-Champs, 5, sur laquelle nous reviendrons plus loin, nous avons visité cette semaine deux groupes, dont l'un déjà ancien à pour titre: Société Parisienne des études spirites; et a son siège rue Saint-Denis, dans la maison des Bains St-Sauveur; l'autre, plus récente, est en voie d'organisation, et a pour propagateurs infatigables: M. et Mme Henry, rue Stephenson, 24.

Le premier a ses jours de réunion le samedi soir de chaque semaine à 8 h. 1/2, il est sous la présidence de M. Bourgès, un des fondateurs de la doctrine avec Allan Kardec; on se réunit dans une longue salle où un nombreux public peut facilement être initié aux instructions qui développent les idées spiritualistes et les tendances médianimiques de chacun; le second, plus modeste, n'a pour l'instant qu'une grande chambre, où le lundi soir quelques amis conduisent quelque nouvelle recrue, désireuse de savoir, de voir. Mme Henry fait de son mieux pour inculquer au cœur de tous la saine morale spirite, et découvrir les facultés de médium dont on peut être doué: il est rare qu'elle ne réussisse pas.

Dans ce modeste milieu, a germé l'idée de fonder une Société bienfaitrice et humanitaire dans le quartier de La Chapelle. Nous devions donner quelques extraits des statuts, la place nous manque. L'entête de ces statuts porte ces trois mots: — Charité, Humanité, Moralité. C'est dire beaucoup en peu, ils se terminent par ceux-ci: « Cherchons le vrai, Faisons le bien, » à la suite desquels je lis la signature de secrétaire: Ch. Meusy.

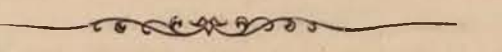
Celui-ci n'est pas un inconnu, c'est un enragé sauveteur: l'eau, le feu, les chiens enragés, les chevaux emportés, l'ont vu à l'œuvre; 15 sauvetages, de nombreux actes de dévouement lui ont valu plus de 30 médailles, tant françaises qu'étrangères. Des hommes de cette trempe sont faits pour honorer l'humanité et assurer le triomphe du bien. La Société Bienfaitrice et Humanitaire de La Chapelle sera bientôt un fait accompli.

A la Société d'études psychologiques où nous nous trouvions vendredi dernier, on a demandé à mon collaborateur Erdnaxelag, s'il croyait à la Rédemption. il a répondu comme il le devait; il importe cependant que nous ajoutions quelques mots: c'est une étrange manie qu'ont les hommes, même animés des meilleures intentions, de perdre leur temps en de vaines subtilités. La discussion a porté sur le caractère divin du Christ. Qu'importe ce mot à ceux qui, admettant le perfectionnement continu de l'âme, concluent à son rapprochement de plus en plus certain de son point de départ: Dieu. L'Esprit qui, après des milliers d'existences diverses, a achevé son œuvre complète de dématérialisation, est bien plus près de Dieu, que celui qui commence ses pérégrinations planétaires ou autres, qui nous sont inconnues. Plus rapproché de Dieu, il en est partie plus essentielle et plus active qu'une humanité soumise à toutes les lois de la matière la plus grossière. Les maux de cette humanité le touchant, il prend comme sublime mission, de venir sur la planète, jeter la notion de la puissance spirite, qui est du domaine de la vérité. Par ses paroles, ses prédications, sa foi, sue en lui-même, il domine les hommes et les éléments, et ceux-ci se dépouillent, grâce à son exemple, à son supplice, de l'injuste et du faux qui les séduisaient. N'y a-t-il pas rachat, n'y a-t-il par rédemption?

Dieu est Dieu dans les esprits, dans les hommes, dans tout ce qui existe.

Diverses sociétés nous envoient l'invitation d'aller les visiter: nous nous ferons un devoir de les parcourir toutes.

Credo.



THÉATRES

Comme l'an dernier, à la même époque, le *Trouvère* est de nouveau sur l'affiche du théâtre du Château-d'Eau.

Le ténor, le phénix des ténors, découvert par le directeur Millet, ne brille pas au milieu des artistes dont le talent va encore coûter de l'encre au sujet de l'Opéra populaire.

Prévost, le ténor Prévost n'est plus là, sera-t-on plus heureux cette année? Je ne le crois pas; tout paraîtra bien marcher pendant quelque temps, puis les recettes seront tout à fait insuffisantes, et il faudra cesser l'essai.

Combien de fois renouvellera-t-on la tentative? Le *Trouvère*, chaque année, est-il destiné à faire la joie du quartier du Temple? — Oui, qu'on élève dans ce cas, un opéra populaire en plein quartier populeux, au milieu de ces quartiers qui s'étendent de la Bastille à la porte St.-Martin; qu'on le construise non loin du Boulevard Richard-Lenoir; qu'il soit dans de larges et bonnes proportions, que de belles et faciles avenues en donnent l'accès, que les prix ne soient pas exagérés et qu'on y joue surtout tout le répertoire.

Sans avoir recours aux Étrangers, nous avons assez d'hommes compétents en France, pour concourir à son édification d'abord, à sa direction ensuite, et enfin à son succès.

Actionnaires, architectes, entrepreneurs, administrateurs, artistes, nous n'avons jamais manqué de tout cela dans notre pays.

Pour ma part, je suis tout indigné quand je vois les travaux se confier à des mains étrangères, ou de bonnes places, bien rétribuées, (dans le monde artistique aussi bien que dans le monde industriel) passer à des capacités d'Hors frontières.

Un journal, bien informé d'habitude, parlait de la retraite probable de M. Altès, chef d'orchestre de l'Opéra: voilà que son correspondant de Londres s'empresse, en faisant l'éloge de M. Dupont, (qui dirige actuellement l'orchestre de Covent-Garden), d'émettre la pensée que bientôt un théâtre digne de son talent le fixera enfin d'une manière définitive.

Entre les lignes, il ne peut s'agir que de l'Académie Nationale de musique.

Sans contester le talent de M. Dupont, il m'est bien permis de dire, qu'on n'a nul besoin à Paris, d'aller à Bruxelles chercher un chef d'orchestre, et que dans toutes nos grandes villes de province, il y a certainement des musiciens éminents, qui ne feraient pas du tout triste figure à l'Opéra.

J'en connais, pour ma part, qui ont de fort jolis états de service, de brillantes attestations de leur savoir et de leur science, écrites par les Meyerbeer, Rossini, Auber, etc; et ces chefs d'orchestre qui ont été fort appréciés, dans les tentatives d'Opéra populaire à Paris, jeunes encore, malgré

leurs années d'expérience, sont obligés d'aller diriger les orchestres d'Amérique et de Belgique; il est vrai de dire que les Français ne s'occupent malheureusement que de ceux qui courent les antichambres de la presse quotidienne.

Je ne changerai rien à cela, tant pis pour les modestes.

Au Vaudeville on a représenté, cette semaine, *Le Mari malgré lui*, de MM. Eug. Nus et Ch. de Courcy.

Une dame prend le train: en wagon, elle rencontre un monsieur qui la fatigue de ses poursuites intempestives; pour s'en débarrasser, elle s'arrête en route, elle est rejointe à l'hôtel par son persécuteur, il y a tant d'hommes qui n'arrivent pas à comprendre qu'ils sont ennuyeux. Affolée, elle s'adresse au premier venu qui lui tombe sous la main, et sur son consentement, elle le présente, à son audacieux importun, comme son mari.

Telle est la pièce, fort bien rendue par Mmes Legault et Lincelle, MM. Dupuis, Vois, Boisselot et André Michel.

Bien des gens trouveront dans cette aventure quelque chose qui leur en rappellera une à peu près semblable: j'aime à croire pour tous, que leur souvenir n'aura rien de commun avec le rôle du voyageur mal élevé et amateur de voyageuses, même contre leur gré.

M. Cléryane.

LES AVENTURES DE ROCAMBOLE

APRÈS SA MORT

(*Suite*).

— Quelle erreur! M. de Viverac, pendant qu'on travaillait à le délivrer, avait réfléchi: il avait réfléchi et ses réflexions le menèrent à penser que la position de mort-vivant aurait du bon pour lui: dans son cercueil, l'image de sa femme lui était apparue: cette image avait eu un tel sourire d'ironie que par un retour d'idée, il avait deviné la vraie cause de sa mort: sa femme s'était débarrassée de lui: son sang bouillonna, malgré le pénible de sa situation: il échappait à la mort, c'était pour faire mourir l'autre. Il se trouva à l'air libre dans ces dispositions.

— Quel dommage que tout cela ne soit pas enregistré quelque part, on pourrait au moin contrôler!

— Inutile, pour le dénouement: M. de Viverac n'ayant qu'un seul libérateur au lieu de plusieurs, comme il le craignait, et ce libérateur révélant son état social par tous les pores de son corps, prit vite un parti: il suivit son sauveur jusque chez lui et se laissa arranger par lui: il l'envoya chez M. de L. avec un mot, et M. de L. accourut: il donna au ressuscité argent, conseil, protection, et lui promit un silence momentané; il voulut l'emmener de suite chez lui, M. de Viverac refusa, prétextant qu'il avait auparavant un compte à régler; ce compte était celui de son libérateur; il ne fut pas long à solder: 24 heures après sa sortie du tombeau, il poussait adroitement celui-ci dans la Seine: les nombreuses libations dont il l'avait abreuvé dans la soirée, lui avaient facilité l'ouvrage.

— Quelle horreur!

— Vous connaissez l'homme! sa femme n'a qu'à bien se garder.

— M. de L. ne peut conserver dans son hôtel un pareil bandit.

— Le fils d'un ami, avec lequel il est engagé par la foi du serment.

— Après le meurtre commis...

— M. de L. l'ignore,

— Et le père et le fils se sont revus?

— Oui.

— Mais pourquoi le procès alors?

— M. de Viverac père a fait opposition au testament de son fils en faveur de sa femme.

— Je sais cela: pourquoi le fils ne se montre-t-il pas?

— Je vous l'ai dit: il caresse ses projets de vengeance, et il espère rendre celle-ci d'autant plus terrible que sa femme le croit bel et bien enterré.

— Le fils passant pour mort, le testament est attaquable à cause de certaines clauses...

— Fort embrouillées, et où le diable lui-même y perdrait son latin.

— Vous avez dit néanmoins qu'il était imperdable.

— Oui, imperdable, mais vous le perdriez, attendu que M. de L. mis en cause par M. de Viverac pour un fait tout particulier, serait obligé, afin de se tirer d'affaire, de lâcher M. de Viverac père, et que celui-ci de son côté, effrayé par la menace d'une divulgation de secret, se compromettrait sottement par des propositions de conciliation qui n'aboutiraient qu'à un grand scandale ou à une catastrophe épouvantable.

— Pourquoi diantre tous ces gens qui, d'après ce que vous me dites, sont engagés vis-à-vis les uns des autres, dans des histoires assez vilaines, éprouvent-ils le besoin d'appeler l'attention sur eux?

— Parce que tous se croient sûrs de l'impunité et qu'ils comptent sans leur adversaire le plus redoutable.

— Et cet adversaire, c'est?

— Rocambole.

— Ah! vraiment, vous allez m'apprendre le rôle de ce revenant dans tout cela.

— Il vous faut encore prendre quelque peu patience. Quand vous aurez dit à M. de L. que vous savez l'existence de Lucien de Viverac, vous lui demanderez l'autorisation de lui parler.

— M. de L. niera.

— Vous lui direz simplement ces mots: par Rocambole et par Corinne, il le faut.

— Un mot d'ordre!

— Parfaitement, et qui fera son effet; vous verrez M. de L. pâlir et consentir à votre demande.

— Bien, admettons encore cela: que dirai-je à M. de Viverac fils.

— Vous le prierez d'intervenir auprès de son père pour qu'il accepte le testament.

— Avouez que pour l'avocat de la partie, je remplirai là un office des plus... étranges.

— Ce sera l'avis de M. de Viverac, mais j'aime à croire que vous ne serez pas embarrassé pour lui démontrer que sa résurrection modifie, du tout au tout, votre décision.

— En cela, vous raisonnez très justement.

— Pendant que vous discuterez sur ce point, M. de L., remis de sa stupéfaction, vous rejoindra, et à son tour il insistera pour qu'on abandonne l'affaire.

— Mon rôle deviendra passif.

— A peu près: vous serez peut-être témoin de quelques mots un peu vifs, mais vous en savez déjà assez long pour ne pas en être surpris.

— Ce sera pour moi une étude assez curieuse.

— Maintenant, maître, avant de laisser cette assiette, et sans entrer dans des détails sur votre avenir, permettez-moi de vous donner un conseil.

— Donnez, madame, un conseil, s'il est bon, est toujours le bienvenu auprès de moi.

— Je le sais: les années de jeunesse sont courtes, elles le sont d'autant plus que le sang est plus généreux et plus actif; une tête froide expose davantage aux passions, qu'une tête écervelée; un, deux, trois, quatre ans ne se seront pas écoulés à partir de cette nuit, qu'une femme jouera un rôle désastreux dans votre existence.

— Une femme!

— Ah.

La veuve Magnan poussa un cri, l'assiette qu'elle tenait à la main, glissa à terre et se brisa en mille petits morceaux: dans le vestibule le chien se mit à hurler d'une façon lugubre.

— Tais-toi, tais-toi, cria la veuve, je viens.

VII

— Qu'y a-t-il encore, dit M. Zocas, tout étonné de voir s'élancer vers le dehors, Mme Magnan.

— Il y a que c'est l'heure de Rocambole et que vous allez enfin savoir ce qu'il veut.

Et sans en dire plus long, elle sortit pour la seconde fois: les meubles eurent de suite des secousses, et il sembla à l'avocat que tout bougeait autour de lui, la fumée devint épaisse, dans l'appartement une lueur rougeâtre éclaira tous les objets d'une clarté douteuse et vive à la fois; il y eut comme des ombres qui circulèrent d'un bout à l'autre de la pièce, il y eut comme des voix étouffées qui murmurèrent à l'oreille du jeune homme mille choses bizarres; en vain, il voulut résister, une torpeur stupéfiante s'empara de lui, il se serait presque évanoui, si la veuve ne lui eût à l'instant appliqué une de ses mains sur l'épaule.

Rentrée sans qu'il l'eût aperçue, elle était fort pâle et paraissait très agitée.

— Ne craignez rien, lui dit-elle, l'effet était immanquable: on ne communique pas avec le monde invisible, sans que le corps éprouve un certain malaise: une partie de nous-même nous quitte, et la matière reprenant ses droits sur notre matière, proteste à sa façon contre les évènements supérieurs qui dérangent ses combinaisons; l'homme qui, à froid, prétend ne pas croire, est un sot; quant à celui qui base son incrédulité sur ce qu'il n'a pas été témoin de phénomènes, celui-là est un orgueilleux. Pourquoi aurait-il la faveur de faits que l'on n'obtient qu'après une longue persévérance, soutenue par la foi la plus pure. Le monde invisible est immense, il n'a pas de limites, notre monde visible n'est rien à côté de lui, la matière s'efface par la décomposition des éléments; que sont nos éléments en présence de tous ceux qui se travaillent au-dessus de notre atmosphère? un secret magique veut des siècles pour s'expliquer, l'entendement de l'homme est obtus, son enveloppe dérange l'équilibre de ses facultés, et celles-ci contenues, enserrées, éprouvent une paresse légitime à s'approcher des Grandeurs qui l'entourent. Vous m'entendez bien, n'est-ce pas?

— Oui, mais je suis loin d'être à l'aise.

— Cela va passer. Le chien s'est tu: Rocambole est là? avez-vous le cœur assez ferme pour supporter l'apparition.

— Je ne connais pas la peur.

— Bon! eh bien, suivez attentivement la fumée de l'encens, elle va tournoyer un instant, puis vous verrez.

Alphonse Momas

(*A suivre.*)

PETITE CORRESPONDANCE

M. Ern. Dr., Paris. — Il eût été convenable de refuser dès le deuxième numéro; refusant au quatrième, il eût été sage de ne pas écrire une lettre impertinente: en somme, si nos idées ne vous conviennent pas, vous avez pu nous juger depuis longtemps; et quand on est si lent à prendre un parti, on a au moins le bon goût de joindre à sa lettre le montant des numéros gardés! Soyez certain que, devant votre style, nous nous serions empressés de faire profiter les pauvres de cette somme. Lorsque nous vous avons adressé notre journal, c'est que nous vous avions estimé un homme d'instruction et d'éducation. Un gentleman sait toujours reconnaître ce qu'il doit, même à des inconnus.

Le Gérant: Alphonse Momas.

2390 Paris. Typ. Morris Père et Fils, rue Amelot, 64.